

Requiem pour Lola rouge  
Pierre Ducrozet

Grasset, 2010, 174 p  
*en librairie 1er septembre 2010*

Si un requiem est une forme d'hommage à un mort, ce roman est un cocktail dont les ingrédients rappelleront Kerouac et Burroughs, Rimbaud et Breton, Coupland et Ellis. Oui, le surréalisme, la beat et la generation X planeront longtemps sur nos têtes. Pour nous brûler les yeux et les ailes. Pour en finir avec un monde, à défaut d'en finir avec le monde, ou le rêve impossible d'en finir avec la littérature et d'écrire le dernier livre. Avec la vitesse. Les séries de séquences courtes, de phrases rapides, raccourcies et bouclées servent à merveille la trame et l'intrigue.

P. est beaucoup plus que le narrateur. Il est l'expression d'une jeunesse. Une génération numérique et mondialisée. Et Ducrozet emballe comme Christo son lecteur-spectateur sur un balai de sorcier. Les lieux et les villes de la planète y passent et ne s'arrêtent jamais. Lisboa OK on file à Valparaiso merde voilà New York. Le rêve permet tous les voyages, toutes les fuites, toutes les tangentes. Ecriture zapping.

« - Pourquoi faut-il toujours repartir ? On ne pourrait pas prendre le temps de ne rien faire ?  
- On pourrait. Mais pourquoi s'ennuyer alors qu'on ne peut pas ? »

On ne peut pas prendre le temps de ne rien faire. Et on ne fait pas grand-chose ou si vite.  
On ne peut pas prendre le temps de s'ennuyer. On ne peut que repartir, le temps nous file le train.  
Et l'espace n'est plus en expansion, il se contracte même. « A Ushuaia, on ne vend plus rien ».

P. vit d'expédients et de rapt faciles (quoiqu'un dessin de Degas ne soit pas tout à fait gratuit). Ses comparses ne sont pas vraiment des amis. Ainsi Lola, croisée par hasard. Lola cotoyée. Lola rêvée. Lola à côté du sens commun. Las de se regarder, P. se regarde dans les échappées de Lola et ses délires de chambre rouge. Délires de lucidité. « Non, je ne rêve pas, car les songes ce n'est pas ça, et je m'y connais... -On en fait quoi alors de celui-là ? - On le laisse partir et on le suit... »

Un concentré : « La vie ressemble dorénavant à une vaste course-poursuite, ça n'arrête plus, comme dans ces cauchemars fiévreux où l'on ne fait que galoper. Avant, je courais derrière, à présent je cours devant. »  
Et hop, Bangkok.

Dans ce Requiem, on n'arrête pas de se sauver. On se demande de quoi. De tout ? De soi ? De Dieu ? De ses parents ? De sa sœur ? De Lola ? De l'autre fille ? De ses copains de débauche ? De l'argent ? Du numérique ? De la TV ? Des livres ? De la prison ou de l'hôpital psychiatrique ?

Et si ce Requiem n'était qu'une affaire de couleur ? Ne jugeons pas en noir et blanc. Le noir et le blanc ne sont pas des couleurs. Rouge, bleu, jaune, les couleurs primaires seules sauvent. Qui peut ?

Didier Bazy